

Le Bulletin Freudien n°5

Octobre 1985

LA FEMME ET L'ECRITURE

Pierre CALICIS

Entretien avec Nicole De Neuter-Stryckman

(59)N.D.S. :

Tu as écrit :

“ ...

Après toi, mon enfance, il y a la vermine.

A son aise en rampant elle nous achemine

Vers le cercueil comme une femme hôte au néant.”

L'écriture a-t-elle pour toi quelque rapport avec ton histoire, comme souvent l'expérience analytique nous l'indique ?

P. CALICIS :

Notre enfance à tous couve un drame. Certains en sont conscients tôt, très tôt. Le sentant intolérable, ces dépisteurs précoces, à tout prix cherchent l'heure du répit. La mystique offre son issue; l'état amoureux comme le discours analytique s'enquière d'une autre. A son tour, l'artiste accède furtivement à une jouissance.

Vingt et un ans après un premier recueil, je me suis autorisé cette jouissance, j'ai médité quelquefois avec Valéry l'éthique de la poésie comme d'autres se sont penchés et se penchent toujours sur l'éthique de la psychanalyse. Dans leurs recherches, ils ont débusqué le mystique de sa suprême jouissance et l'amoureux de son narcissisme.

N.D.S. :

Mais encore ... Quel est pour toi ce rapport entre jouissance et écriture ?

(60) P. CALICIS :

Etant donné qu'il n'y a pas de rapport sexuel, au sens lacanien, c'est le langage qui le procure, qui vient suppléer à son inexistence : “Qu'est-ce que cela veut dire l'écriture ? Il faut quand même cerner un peu. Il est tout à fait clair et certain, quand on voit ce qu'il est courant d'appeler l'écriture, que c'est quelque chose qui se répercute sur la parole. Sur l'habitat de la parole, nous avons, je pense, assez déjà, les dernières fois, dit des choses pour voir une note découverte : à tout le moins cela s'articule étroitement avec le fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel tel que je l'ai défini ou si vous voulez, que le rapport sexuel, c'est la parole elle-même.” (1)

Pour Mallarmé, la poésie “est l'expression par le langage humain ramené à son rythme essentiel du mystère”. “Tout homme est porteur d'un savoir, d'un secret. Beaucoup sans se douter de cette gestation. L'essentiel : s'en délivrer”. Mais s'agit-il dans la lecture à laquelle je vous convie, d'un savoir, d'une connaissance, d'un secret ? Oui, ce recueil en livre un, même s'il est insupportable.

(1) J. LACAN, Séminaire du 10 mars 1971 “D'un discours qui ne serait pas du semblant

N.D.S. :

Depuis longtemps la poésie est pour toi compagne, bien que tu lui fus trop souvent infidèle. Quand t'est venue l'idée de rédiger le présent recueil ?

P. CALICIS :

Excédé par un désert, à bout de souffle, je suis revenu à l'écriture après vingt et un ans d'abstinence. J'y ai retrouvé la "consolation" pour reprendre une expression que les mystiques utilisent souvent, j'y ai retrouvé la jouissance pour le dire sans détour, une jouissance telle que je l'avais connue dans ma relation parlée ou écrite avec Dieu. Le livre terminé, il y eut à nouveau une sorte de perte de la relation, une solitude affective, une perte de la jouissance. Ce sont des moments d'une intensité telle que le corps ne peut la vivre un très long moment. De la même manière, les mystiques interrompaient leur effusion.

La pensée de sa rédaction ne m'effleurait plus au début de l'été 1983.

(61) Après un infarctus, ses antécédents, ses séquelles, l'expression littéraire s'avérait impérieuse sinon vitale. Pourquoi avoir emprunté cette forme du sonnet ? La question me fut posée maintes fois. Ils sont nés comme une revanche. Le Grand Meaulnes m'a fait composer un roman, Hamlet ébaucher une tragédie, tous deux d'une platitude dont je ne me suis jamais remis sinon par un cortège de symptômes obsessionnels. Rimbaud me jeta dans les Alternatives, Allégories, Jouvence en bribes que je relis avec moins de honte, parfois ! La prédilection pour le sonnet, je le dois aux maîtres qui l'ont ciselé non avec la rigueur parnassienne mais avec leur douleur, Ronsard, Labé, Nerval, Baudelaire, Verlaine, Pétrarque et Michel-Ange et surtout Shakespeare. La quantité m'importait peu. J'en cherchais d'immortels tels El Desdichado, Mon Rêve familial, Sonnet pour Hélène...

Après le "FOUde DIEU" en 1962, qui en compte 35 dont 24 en alexandrins, je me tus, enfouissant cette ambition comme les rêves d'enfance. Et ce sont ces derniers qui reviennent en trombe au début du présent recueil et de ci de là, au point qu'ils constituent à leur façon une cause de cet écrit - y ajouter le désarroi de la paternité.

N.D.S.:

Une question encore. Pourquoi ce titre "en-fers des femmes" ?

P. CALICIS :

"Le roc de la mise à mort" ainsi que "l'autre femme" dont tu as parlé dans la préface de ce recueil, eh bien, avec eux ... je m'enferme. Sans femme, symptôme par excellence de l'homme (dois-je écrire la ou les ?) l'art est sans ressort, le mien en tout cas comme celui de HOCQUET car entre elle(s) et nous le désir provoque l'écrit, le tableau, en neutralisant le symptôme. Si elle est symptôme pour l'homme, il paraît que ce dernier est un ravage pour elles. Dieu soit béni ; elles ont mis plus longtemps avant d'écrire - Ainsi soient-elles !

N.D.S.:

Terminons en te citant :

"Et Dieu fit une femme : elle sait qu'elle est l'ombre
D'un vieil arbre impuissant. L'origine est hasard.
Jouissance et savoir mèneront—ils à l'art ?
Vivre pour tous reste une effroyable pénombre.

